AgEcon SEARCH
RESEARCH IN AGRICULTURAL & APPLIED ECONOMICS

*The World's Largest Open Access Agricultural & Applied Economics Digital Library*

**This document is discoverable and free to researchers across the globe due to the work of AgEcon Search.**

**Help ensure our sustainability.**

Give to AgEcon Search

AgEcon Search
http://ageconsearch.umn.edu
aesearch@umn.edu

*Papers downloaded from **AgEcon Search** may be used for non-commercial purposes and personal study only. No other use, including posting to another Internet site, is permitted without permission from the copyright owner (not AgEcon Search), or as allowed under the provisions of Fair Use, U.S. Copyright Act, Title 17 U.S.C.*

# COMPTES RENDUS DE LECTURE

*MAXIME PRÉVEL*, **L'usine à la campagne. Une ethnographie du productivisme agricole**

Paris, L'Harmattan, collection Sociologies et environnement, 2007, 299 p.

L'ouvrage de Maxime Prével se fonde sur sa recherche de thèse en sociologie, soutenue fin 2005 et réalisée sous la direction de Salvador Juan, professeur à l'université de Caen, qui signe la préface de l'ouvrage. Il s'agit d'une critique en règle du productivisme, avec, pour hypothèse centrale, que le productivisme agricole est un fait social total. L'auteur en analyse, par l'enquête de terrain, les implications économiques, symboliques, politiques et imaginaires. Le modèle dominant, productiviste, est caractérisé selon lui par la démesure économique, la vulnérabilité symbolique, l'hétéronomie politique et le progressisme imaginaire. Une série d'entretiens bien conduits constitue l'épine dorsale de l'ouvrage, permettant d'explorer ces diverses dimensions auprès de quelques cas-type. S'y ajoutent plusieurs observations en situation qui ne manquent pas de piquant, qu'elles soient menées dans les salons de l'Assemblée nationale, à l'occasion d'un colloque organisé à l'initiative des industries de l'agrochimie, lors d'une opération d'information qui tourne à la promotion d'une marque en particulier dans un lycée agricole, ou en suivant la tournée dans les fermes d'un commercial. Qu'il s'agisse d'entretiens auprès d'agriculteurs ou d'observations *in situ*, la méthode est la même : Maxime Prével alterne citations et commentaires tout au long de l'ouvrage. L'auteur a su choisir ses interlocuteurs avec finesse et faire progresser son récit d'un entretien à l'autre, d'un chapitre à l'autre pour nous offrir un tour d'horizon, somme toute assez convaincant, de la planète productiviste.

L'auteur commence par présenter sa démarche problématique autour des concepts précités (l'excès, la vulnérabilité, l'hétéronomie, le progressisme) dans un premier chapitre qui compose, avec deux autres chapitres appuyés sur deux témoignages d'informateurs privilégiés, la première partie de l'ouvrage, « *Compréhension du productivisme rural* ». La première étape de cette approche du productivisme en agriculture, intitulée « *Histoire de la modernisation agricole* », est constituée par le récit de vie de Monsieur Louis, un agriculteur âgé de la plaine de Caen, qui accompagne la fin des paysans au travers de son itinéraire personnel, passant de la dépendance du hobereau local à l'ouverture aux techniques et pratiques culturales nouvelles auxquelles Monsieur Louis adhère (l'avènement du productivisme), et enfin à une critique de la course aux hectares comme de l'économie contractuelle (l'intégration). En suivant ce fil directeur, l'auteur nous offre une mise en perspective historique personnelle très vivante, puisque c'est le récit de vie qui fournit le matériau, accompagné de commentaires permettant de développer pas à pas l'analyse de la naissance du productivisme. C'est une « *Rencontre avec un agrobiologiste* », d'abord passé par le moule productiviste, qui constitue le chapitre suivant. La critique des manières de faire des techniciens de coopérative est particulièrement vivante et saisissante, et l'analyse à laquelle procède l'informateur privilégié qu'est Monsieur Roger à propos du comportement des agriculteurs face aux aléas est très convaincante. Le récit de sa conversion à l'agrobiologie et l'exposé de ses positions actuelles viennent conforter d'autres travaux empiriques produits sur ce thème.

Le premier chapitre de la seconde partie, intitulée « *Explication du système productiviste* », est centré sur une démarche d'anthropologie du politique, dont le terrain est constitué par les locaux de l'Assemblée nationale, mais l'observation relève aussi de la sociologie des sciences ou, pourrait-on dire, de l'ethnographie des réseaux de connivence. Ce long chapitre, intitulé « *Le pouvoir du lobby des pesticides* », constitue le morceau de bravoure (dans le bon sens du terme) de l'ouvrage, car il permet de mettre fort cruellement au jour la collusion trop fréquente entre le savant et le politique au profit de l'économique. Maxime Prével le fait en respectant les règles canoniques du théâtre classique : unité de lieu, de temps et d'action… Au lecteur de s'interroger sur le genre du spectacle auquel il est si adroitement convié : s'agit-il d'une tragédie, d'une comédie ou d'une tragi-comédie ?

Suit, dans la même veine méthodologique, un chapitre intitulé « *Sociographie de la pression commerciale* » qui s'ouvre sur un rapide passage dans un lycée agricole où est mis en évidence le mélange des genres entre démarche pédagogique et démarche commerciale : on passe un peu trop rapidement du fonctionnement d'un type de matériel à la promotion d'une marque spécifique. On accompagne ensuite – et c'est un autre des moments forts de l'ouvrage – Monsieur Mathieu, technico-commercial, dans sa tournée de vendeur de produits phytosanitaires. Le personnage est présenté dans toute sa complexité et ses observations contribuent à éclairer le comportement des agriculteurs en matière de consommation de pesticides. Là encore, le savoir-faire de Maxime Prével lui permet de nous transmettre, comme en direct, un point de vue de praticien qui s'exprime sans emprunter la langue de bois et qui constitue un riche apport à la connaissance dans un champ professionnel sur lequel les travaux des chercheurs demeurent fort rares. Dans la logique de la démarche d'ensemble, c'est un chapitre sur « *Les imaginaires du productivisme agricole* » qui clôt cette seconde partie de l'ouvrage. La méthode est plus classique : il s'agit de l'analyse d'un corpus de publicités extraites de journaux professionnels, fort bien conduite, l'auteur faisant ressortir les thématiques qui traversent ces productions et les placards publicitaires reproduits à l'appui de la démonstration sont eux aussi fort explicites.

La troisième partie de l'ouvrage, intitulée « *Un fait social total* », est construite autour de l'analyse parallèle de deux cas : d'une part, une famille d'agriculteurs du bocage, producteurs laitiers et aviculteur ; d'autre part, un céréalier de la plaine de Caen. L'analyse est conduite au fil de quatre chapitres consacrés successivement à la démesure économique, à la vulnérabilité symbolique, à l'hétéronomie politique et au progressisme imaginaire, tels que les dégage l'auteur à partir de l'examen des entretiens réalisés dans ces deux exploitations. La méthode est efficace et la forme adoptée permet, une fois encore, de faire avancer le récit sans jamais lasser ; de même, si le commentaire tend parfois à simplifier ou à durcir le propos, la complexité des personnages (et pas seulement leurs contradictions) apparaît au travers des citations. La conclusion de l'ouvrage, enfin, est rédigée d'une plume acérée et fort critique, mais l'auteur semble ne pas perdre tout espoir de voir s'instaurer la promotion et l'institutionnalisation d'une agriculture plus durable, en rupture avec le productivisme qu'il dénonce.

Si l'ouvrage suscite à la lecture de nombreuses critiques mineures et quelques agacements majeurs devant le recours à des stéréotypes et parfois à des imprécations plutôt qu'à des analyses en profondeur, il est dans son ensemble propre à stimuler le débat contradictoire et à faire avancer la réflexion. Les outils que l'auteur s'est forgé, sorte d'instruments de mesure du degré de dépendance ou d'aliénation des agriculteurs, autrement dit de la profondeur de

l'engagement dans le productivisme, remplissent plutôt bien leur office d'analyseur lorsqu'ils sont confrontés aux paroles recueillies. Au-delà de cette appréciation d'ensemble nuancée, il nous faut signaler que l'ouvrage est doté d'une qualité particulière. Lire Prével conduit en effet le lecteur, sans échappatoire possible, à se mettre en colère. Ce qui nous semble intéressant ici, c'est que cette colère nous entraîne certes à pester contre de fréquentes simplifications, certaines naïvetés et parfois quelques roueries, mais que cette colère se tourne aussi d'un chapitre à l'autre vers d'autres objets, ceux qu'il nous désigne lui-même, souvent à juste titre, comme scandaleux. Ainsi, plus que les propos du préfacier, Salvador Juan, dénonçant l'aveuglement supposé de la majorité des sociologues, ruraux ou non, « *pénétrés par une idéologie productiviste et évolutionniste* » [1], ce qui pose question à la lecture de ce récit, c'est le manque de distance, de prudence et d'esprit critique dont font preuve certains universitaires et chercheurs lorsqu'ils se trouvent *embedded*, embarqués dans un dispositif qu'ils ne contrôlent pas. Prével le démontre excellemment : que la rencontre se fasse dans les ors de la République, qu'elle se déroule sous le haut patronage de parlementaires, qu'elle prenne l'apparence d'un colloque scientifique, que l'intitulé même de cette journée (« l'utilisation des pesticides est-elle socialement acceptable ? ») semble garantir son caractère ouvert, n'enlève rien au fait que c'est l'industrie des phytosanitaires qui est ici maîtresse du jeu et qui en tire les ficelles. Les scientifiques savent construire des protocoles de recherche rigoureux, mais il leur arrive aussi de glisser eux-mêmes, de leur plein gré ou à leur insu, du statut de manipulateur à celui de manipulé. Il n'était pas mauvais de le leur rappeler.

*Jacques RÉMY*
MONA, INRA, Ivry-sur-Seine

[1] Salvador Juan est notamment l'auteur de *Critique de la déraison évolutionniste* (Paris, L'Harmattan, 2006).